

LE PÈRE PEINARD



Réflexes

HEBDOMADAIRES
d'un

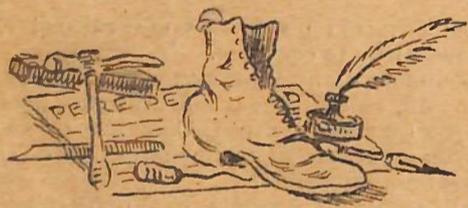
GNIAFF

ABONNEMENTS France	Un an	6 f 0	RÉDACTION & ADMINISTRATION 15, Rue Lavieuville (Montmartre), Paris	ABONNEMENTS Etranger	Un an	8 f 0
	Six mois	3 f 0			Six mois	4 f 0
	Trois mois	1 f 50			Trois mois	2 f 0

Le Populo en branle!

A L'AMBASSADE D'ESPAGNE!

ARRESTATIONS DE RÉFUGIÉS ESPAGNOLS



A L'ASSASSIN!

Chouette, nom de dieu ! Voici que le populo s'émotionne.

Les horreurs de l'Inquisition Espagnole commencent à l'émoustiller et à le foutre à cran.

J'avais bougrement raison de seriner que l'apathie populaire n'était pas du jemenfoutisme, mais uniquement le résultat de l'ignorance.

Oui, foutre ! Aussi bien en ce qui concerne l'Inquisition d'Espagne que sur un tas d'autres questions, si le populo ne prend pas parti, ce n'est pas mauvaise volonté, — c'est parce qu'il ignore de quoi il retourne !

Ah, si le populo savait !

Rien ne lui résisterait, nom de dieu. Sans gêne et sans épates, il foutrait carrément les pieds dans le plat.

Et les charognards de la haute ne s'illu-

sionnent pas : ils sont fixés ! Ils s'attendent à une sacrée marmelade, pour le jour où le populo saura. Aussi, leur grand dada est-il de l'empêcher de s'instruire, de s'éduquer, de se décrasser les boyaux de la tête.

L'ignorance ! La maudite ignorance, — sous mille et mille formes, — voilà ce qui nous tue ! C'est elle, c'est la garce d'ignorance qui fait la détresse du populo et remplit la panse des richards.

Aujourd'hui encore, c'est à elle qu'il faut s'en prendre si, de partout, ne s'élèvent pas des rugissements d'indignation et de colère, contre les monstres espagnols.

Et, en effet, sur les millions de prolos français qui végètent sous la coupe des dirigeants et des capitalos, combien, à l'heure actuelle, sont au courant des tortures infligées aux innocents incarcérés à Montjuich ?

A peine quelques milliers !

Et ça se comprend : les quotidiens ont la gueule bouchée par l'Ambassade d'Espagne ; ils préfèrent se taire que de jaspiner les horreurs qui se passent là-bas, — c'est plus profitable à la caisse.

Or, la caisse ! Y a que ça de vrai.

Par le temps qui court elle est le thermomètre des quotidiens en vogue.

Seul des grands journaux, l'*Intransigeant* a protesté.

Pour ce qui est des écrivains qui arborent, sur l'oreille, une plume indépendante, leurs

occupations les ont empêché de gueuler... Y avait pourtant sujet à belles tartines, en fulminant contre les tortures de l'Inquisition !

Donc, quand on constate cette nonchalance chez tous ceux dont le métier paraît être la dénonciation des monstruosité sociales, y a pas à s'épater que le populo ne s'échauffe pas.

C'est le contraire qui serait extraordinaire : Voyez-vous le populo s'emballant pour ce qu'il ignore, — ça tiendrait du miracle !

Mais, tonnerre de Brest, dès qu'ils savent de quoi il retourne, les bons bougres s'indignent crânement !

On l'a vu mardi soir, à Tivoli ; quand les orateurs ont eu raconté les abominations commises à Montjuich : le tenaillement des chairs, l'arrachement des ongles, les brûlures au fer rouge sur toutes les parties du corps, l'écrasement des organes sexuels, ... et toutes la litanie sanguinaire, — un cri d'horreur unanime a surgi de la salle entière !

Et, malgré que, jusque-là, il n'ait pas été fait la plus minime allusion à l'Ambassade d'Espagne, c'est par une clameur générale « A l'Ambassade ! A l'Ambassade ! » gueulée sur l'air des Lampions que s'est cloturée la réunion.

Nul n'avait parlé de ça, mais instinctive-

ment, le populo présent a compris, qu'il serait utile que l'ambassadeur d'Espagne puisse faire connaître à son royal morveux, quels sont les sentiments des parisiens.

Mahomet disait : « Puisque la montagne ne vient pas à moi, c'est moi qui irai à la montagne! »

C'est le même raisonnement qui, mardi soir, a foutu les bons bougres en mouvement : « Puisque l'Ambassade d'Espagne ne vient pas à nous, allons à elle! »

Et ils sont partis!

Par les grands boulevards, à minuit, cinq à sept cents fistons se sont dirigés vers l'Ambassade.

De la place de la République jusqu'au boulevard de Courcelles, où s'étale la turne en question, y a une sacrée trotte, — une heure de chemin pour le moins! Et ça pinçait dur! Eh bien, ni l'heure tardive, ni le froid, n'ont arrêté les manifestants.

Ils ont dévalé par les grands boulevards, gueulant à pleins poumons : « Conspuez Canovas! A bas l'Inquisition! Vive Cuba libre! »

Devant l'Ambassade, les clameurs ont retenti de plus belle : la manifestation avait fait boule de neige en chemin, et le boulevard était noir de populo.

Mais, de tous côtés, les sergots se concentraient, rayonnant sur l'Ambassade : y a eu de sérieux tamponnages; les bons bougres ne voulant pas lâcher pied, rendaient gnon pour gnon.

Enfin, les manifestants ont été dispersés et il paraît que la ficaille a réussi à faire quatre arrestations.

—o—

Je répète ce que dégoisais en commençant : si le populo savait, il partirait de toutes les poitrines de telles clameurs de malédiction et de colère que les bandits d'Espagne, apeurés, n'oseraient pas aller jusqu'au bout de leur crime :

Et les huit condamnés à mort qui gémissent dans les caveaux de Montjuich ne seraient pas exécutés!

Tuyaux d'Espagne

L'Inquisition pratiquée à Montjuich a écoeuré jusqu'aux officiers chargés de défendre les accusés.

C'est pas peu dire!

Ils ne voulaient pas se soumettre à l'ignoble comédie que leur imposaient les bourreaux, et déclarèrent qu'ils plaideraient librement.

Quand le gouverneur de Barcelone sut ça, il entra dans une rage folle; mais les officiers lui tinrent tête!

Tous réclamèrent l'acquiescement de leurs accusés, — Sauf un! Et celui-ci a été tellement agonisé de sottises par ses copains, qu'il en est résulté un duel.

L'assesseur du conseil de guerre lui-même, n'accepte pas le verdict du tribunal.

D'autre part, un des juges du conseil de guerre, vient de se suicider à Madrid.

Est-ce la honte d'avoir trempé dans une des plus horribles infamies de ce siècle, qui l'a poussé au suicide?

Y aurait rien de drôle!

—o—

A Barcelone, tout le monde, bourgeois et Prolos, est indigné contre le conseil de guerre. Dans tous les établissements publics, malgré l'état de siège, on maudit les inquisiteurs et on les qualifie d'assassins.

Le jugeur Marzo a une garde de dix policiers; quatre se promènent constamment devant sa maison; deux logent chez lui, et les autres quatre ne quittent pas les caboulots qui font face à sa turne.

De même, Tressols et Portas ne sortent pas sans être escortés.

—o—

La *Publicidad*, quotidien bourgeois de Barcelone, reçut un télégramme de Paris, parlant du meeting tenu à la Maison du Peuple, il y a une quinzaine; cette dépêche a été interceptée et la *Publicidad* n'a reçu l'autorisation de la publier, qu'en tronquant le texte et en imprimant que ce meeting n'a eu aucune portée.

C'est comme ça qu'on écrit l'histoire!

—o—

La police judiciaire, qui a été inventée pour

traquer les anarchistes, ne discontinu pas ses crapuleries. Tout lui est bon! Elle arrête les anarchos quand elle en trouve, sinon elle fiche au bloc de simples républicains ou libres-penseurs.

Dam, il faut bien que ces bourriques prouvent leur utilité!

L'INDIGNATION MONTE!

Eh foutre, ça ragailardit de voir le populo entrer en branle!

Y a pas qu'à Paris où on proteste contre les monstres d'Espagne.

A Tunis, les camarades ont lancé un manifeste en français et en italien. Deux bons fioux ont été arrêtés, en train d'en placarder et, comme de juste, remis en liberté, — seulement, au lieu de le faire illico, on les a gardés deux jours.

A Lyon, l'autre soir, y a eu un meeting d'indignation : anarchistes et blanquistes ont clamé en chœur leur exécration des bourreaux.

Ce n'est pas tout : aux quatre coins de la France les réunions s'organisent contre les assassins d'Espagne.

Plus loin, les copains verront la liste des convocations, — forcément incomplètes.

—o—

Mardi soir, c'est à Paris, dans la grande salle de Tivoli que les parisiens ont protesté en foutitude.

Malato a commencé, rappelant le procès de Chicago : là-bas aussi, il y a neuf ans, cinq anarchistes furent assassinés, quoique innocents.

Depuis leur innocence a été proclamée, mais cela n'a pas ressuscité les cinq victimes!

Il prouve qu'à Barcelone ce sont aussi des innocents qu'on torture, des innocents qu'on a condamnés à mort.

Seront-ils assassinés comme à Chicago? Après lui, Faure crosse l'Inquisition, montre les horreurs qu'elle a accomplies.

Giraud, dans un chouette palas, passe en revue la kyrielle des maux que le Christianisme a fait endurer à l'Humanité.

A la sortie de la réunion, plus de cinq cents bougres dévalent en bande sur les boulevards, et parviennent à l'Ambassade d'Espagne, malgré que les roussins aient essayé à diverses reprises de barrer la route aux manifestants.

On hue l'Espagne inquisitoriale. Les sergots chargent les manifestants, et fichent le grappin sur quatre d'entre eux.

Le lendemain le préfet de police a graissé la patte aux quatre plus féroces ficards.

A propos de Militarisme

Un camaro m'envoie une longue tartine au sujet du service militaire. A l'en croire, y a rien à fiche à la caserne et le mieux est de déguerpir, ... le plus loin possible.

« Je crois, dit-il, que l'armée est un lieu qui atrophie les mieux trempés; quand on a commencé à courber l'échine on la courbe ensuite sans murmurer; une idée fixe, une seule, reste, partir, et encore partir sans rancune. La fierté a été tellement émoussée, que l'ahuri qui, sorti de ce milieu, rencontre son bourreau a plutôt envie de le saluer qu'autre chose... »

Y a du vrai, dans ce que tu dis, mais, y a aussi du faux! A t'en croire, comme une bonne partie des gas qui frisent actuellement la trentaine ont passé à la caserne, nul d'entre eux ne serait anarcho, — tous seraient des ahuris.

Or, tu n'as qu'à regarder autour de toi pour te convaincre que tu te fiches le doigt dans l'œil.

N'as-tu donc pas remarqué que c'est justement ces dernières années — où sinon tous, du moins la plupart, vont à la caserne — qu'ont germé des chouettes bouquins comme *Sous-Offs* de Descaves, la *Grande Famille* de Grave, au *Port d'armes* d'Henry Fèvre... et un tas d'autres dont les titres m'échappent?

Jamais le militarisme n'a été aussi rudement croisé que ces derniers dix ans.

Pourquoi?

Parce que tout le monde — ou presque — en goûte forcément.

—o—

Plus loin, tu critiques les tartines parues dans le *PERE PEINARD*, où il est dit aux fis-

tons, *disposés à aller à la caserne* qu'ils doivent ouvrir l'œil et *filer doux*.

Voudrais-tu donc que, de gaieté de cœur, sous prétexte qu'ils sont anarchos, ils recherchent le conseil de guerre?

Tu dis, « qu'on ne peut transformer un milieu qu'à condition d'y pouvoir évoluer librement. »

A ce compte-là, nous n'avons tous qu'à rester couchés car un tel milieu n'existe pas, et c'est justement à le faire naître qu'on turbine.

Evoluer librement! mais c'est là tout mon dada et celui de tous les frangins qui en pincent pour sortir du fumier bourgeois.

—o—

Tu ajoutes, à propos de la désertion, « que c'est une véritable sottise et une ânerie, à l'affirmer comme internationaliste et anarchiste, de dire qu'on creve de faim à l'étranger. »

Excuse-moi de faire un peu de personnalité. As-tu vécu à l'étranger? As-tu vu les déserteurs de près?

En Suisse et en Belgique, les déserteurs y sont endurés à grand peine et, pour un oui, pour un non, on les expulse. En Angleterre, les difficultés de la langue rendent absolument difficile l'existence; à part quelques métiers, tels que menuisiers, ébénistes ou tailleurs qui n'exigent pas la connaissance de l'anglais, la dèche noire est le lot de ceux qui y débarquent.

Occupe-toi moins de théorie et davantage des faits : sur dix déserteurs, il y en a huit qui reviennent se livrer.

Penses-tu qu'ils viennent se fourrer dans la gueule du loup par plaisir?

N'est-il pas plus exact d'en déduire que la vie leur a été si dure où ils ont passé qu'ils préfèrent encore risquer le paquet?

Autre chose, pourquoi diable être si absolutiste? Laissons chacun agir selon son tempérament.

Un tel va à droite, un tel à gauche... et puis?

Est-ce à dire que l'un est anarchiste et l'autre non?

Evidemment, si on pouvait transvaser en Allemagne tous les conscrits de France et en France tous les conscrits d'Allemagne, ce serait très chouette... mais, voilà le hic!

Au surplus, ne t'offusque pas des prétendues contradictions que, trop pointilleux, tu aperçois :

« Les uns crient « allez-y », dis-tu, les autres « n'y allez pas »; d'autres encore disent « allez-y et n'y allez pas! » Cela devient une cacophonie. Cependant le principe est là, ni maître, ni valet, et pour détruire le maître on trouve bien de le servir en valet! C'est idiot. C'est absolument le raisonnement des votards, allons à la Chambre, allons au Sénat pour les détruire... »

Comparaison n'a jamais été raison! Et ta comparaison le confirme.

Comment diantre peux-tu comparer la caserne où, en foutitudes innombrables, passent les fils du populo, avec la Chambre ou au Sénat, où ne pénètrent qu'une minorité de crapules ou d'imbéciles?

Aller dans un corps élu, quel qu'il soit, c'est s'isoler de la masse; mais, aller à la caserne n'est foutre pas s'en isoler, — bien au contraire! c'est se mêler à la masse concrétée dans un état particulier qui lui rend plus sensible la crapulerie ambiante.

Dis qu'il y a des risques, et que c'est un gros jeu à jouer que propager à la caserne.

Pour cela, nous sommes d'accord.

Et maintenant, pour conclure, laisse-moi coller sous le nez des bons bougres, la lettre d'un bleu, — j'enlève les noms, comme de juste, — cette habillarde m'est arrivée en même temps que ta tartine et elle me paraît la plus nette réponse qu'on puisse faire à tes assertions :

X..., ce 26 décembre, 1896.

Mon vieux Peinard,

Voici déjà quelque temps que je suis à la caserne; les premiers jours je me suis sérieusement emboucané.

On m'a collé d'autorité au peloton d'instruc-

tion, comme élève-cabot; mais, comme je me suis promis avant mon départ: je ne veux pas de galons.

Je n'ai pas encore fourré mon blair dans la théorie ce qui est la cause que je suis mal vu, et pour ce fait la permission que je voulais demander à l'occasion du nouvel an me sera probablement refusée.

De cela, je m'en bats l'œil, car, d'autre part, j'éprouve une grande satisfaction. A mon grand étonnement je fais un travail superbe quant à la propagande.

Le soir, autour du poêle, il y a tout un petit groupe qui m'écoute causer. Peu à peu, je m'enhardis et je t'assure que tu serais heureux de voir comme tout ce que je dis est compris. Les plus bouchés même ne peuvent s'empêcher de dire: « C'est cependant vrai, ce qu'il raconte, le bleu. »

Je ne croyais pas cela, mon vieux Peinard! Autrefois, j'étais convaincu qu'il n'y avait rien à faire à la caserne. Je reviens de mon erreur.

Dans les chambres, après les heures de service, on ne peut pas non plus constamment causer de l'idée, il faut aussi faire diversion, alors on chante.

Tu n'as pas été sans jamais entendre parler du répertoire militaire: c'est idiot et c'est abject, — alors j'ai goulé à tue-tête:

*Si tu veux être heureux,
Nom de dieu...*

et ça a beaucoup plu. Tous les trouffions goulèrent en cœur et, quand nous avons eu terminé, un griffeton, un étudiant, qui vient dans ma chambre rien que pour discuter, m'a dit en parlant du répertoire des trouffions en particulier et du métier en général: « Quand, dans le métier militaire, il y aura suffisamment d'intelligences, il n'y aura plus de soldats. »

Il y a, au peloton des élèves-cabots, un paysan du Nord qui, comme moi, a été inscrit d'autom. Lui aussi ne veut pas de galons; l'autre jour, il a dit au sergent « qu'étant esclave par force, si toutefois on lui collait du galon, jamais il ne commanderait par la force: obéira qui voudra! »

Il comptait sur une punition, mais le sous-off, épate, lui a simplement répondu qu'il avait tort.

Aujourd'hui, le gas rumine comme moi, et tous deux nous faisons des pieds et des pattes pour nous faire rayer du peloton.

Je fais tout mon possible pour la propagande, et si, dans une compagnie, nous étions cinq ou six anarchos, il n'y en aurait pas pour longtemps avant que tous les troubades aient autre chose que des trouducuteries dans la caboche.

Ça fait renauder les anciens qui sont emmenés de préjugés et suivent fidèlement la tradition idiote qui veut que l'ancien ait des droits sur les jeunes trouffions. D'aucuns disent qu'ils n'ont jamais eu des bleus si difficiles à dresser; d'autres, au contraire, moins bouchés, prétendent que nous avons raison, et que les causeries du soir leur font bougrement plaisir.

Enfin, que te dirai-je encore! Que le sous-off veut s'acharner après moi parce que je ne veux pas en foutre un coup au peloton?

Ça m'est égal, père Peinard, j'aurai toujours la satisfaction d'avoir accompli de la bonne besogne et d'avoir fait de la propagande, en dépit des cheries de la société actuelle, — toujours et partout!

Je te la serre,

X..., élève-martyr.

EN BANLIEUE

Sale baigne

A la Plaine-Saint-Denis, un baigne qui tient le record de l'exploitation, c'est sûrement le baigne Mouton.

C'est des grillages en fil de fer qui se fabriquent dans cette boîte et on emploie des petits gas de 14 à 16 ans que l'on paie trente sous par jour pendant quelques semaines; mais, ensuite, on les colle aux pièces et leur journée dégringole à quinze sous. Comme vous pensez, les camaros, les petits gas s'empressent de se cavalier, dès que l'occasion s'en présente.

D'autres viennent qui font pareil, et ainsi de suite!

De la sorte, le singe trouve son turbin fait à bon compte.

Et y a pas que les jeunesses que ce grigou exploite dur! Chez lui, les hommes s'esquintent pour un salaire dérisoire.

Mais aussi, nom de dieu, pourquoi sont-ils si résignés?

S'ils étaient moins bonnes pâtes, les exploités y regarderaient à deux fois.

A la cloche de bois!

A Levallois-Perret, rue Fouquet, habitait un bon bougre qui, n'ayant pu carmer son terme, se vit menacé de saisie.

Ne voulant pas laisser ses meubles entre les sales pattes des recors ni de sa vieille harpie de propriétaire, il s'en fut chercher trois copains pour opérer son déménagement.

Mais, va te faire foutre! l'escalier était trop étroit. Force fut donc de prendre le chemin qui avait servi à l'aménagement, c'est-à-dire la fenêtre d'un logement occupé par la probloque.

Un des bons bougres s'en fut donc cogner à la porte de la chipie et lui tint le langage suivant: « Voilà ce que c'est, la petite mère, un de vos locataires doit être saisi, or nous, ses copains, nous n'aimons pas ces choses là, pour lors on s'amène pour enlever son bazar: soyez gentille, ouvrez-nous la fenêtre afin que nous opérons en douceur... »

Prise d'une frousse carabinée, — y avait pourtant pas de quoi! — la vieille ouvrit sa croisée et assista au déménagement du copain.

Pour lui faire prendre le temps en patience, et pour la consoler aussi, les fistons eurent soin de la bêcher un tantinet.

Ceci prouve que si les locatos avaient un brin de tactique, les vautours perdraient vivement l'habitude d'aller requérir les huissiers à propos de bottes.

Si c'est pas abominable: vouloir faire saisir ou foutre à la rue un locato qui ne peut pas payer!

Bondieu, c'est justement celui-là à qui un proprio ne devrait pas chercher pouille! Qu'il fiche à la rue un locato pouvant payer, y a pas grand mal; celui-ci, ayant de l'oseille, pourra se loger ailleurs.

Mais, foutre dehors ou faire saisir un prolo dans la purée, c'est un crime!



Les copains savent que Jaurès doit, un de ces quatre matins, interpellé le fameux Méline sur la crise agricole et la faillite de son système protectionniste. D'autres sociaux à la manque doivent intervenir dans ce débat qui, d'après ce qu'en dit Jaurès, doit être pour la crise agricole kif-kif le débat provoqué à l'Aquarium de 1883 par l'ex-proudhonien Langlois, à l'occasion du chômage.

C'est-à-dire qu'il y aura un grand étalage de déclamations et de rhétorique et qu'il sortira probablement de cette joute de boniments et de blagues ce qui sortit de l'autre: la nomination d'une commission d'enquête de 44 membres pour étudier les moyens de remédier au chômage, — commission dont personne n'a plus eu de nouvelles!

Donc, il nous pend au nez une commission qui étudiera les besoins des culs-terreux.

Ce sera de la fumisterie.

J'ai sous les yeux le manifeste que ces birbes, sociaux à la mie de pain, adressent à la France paysanne.

Et foutre, quoique la conclusion en soit parlementaire, d'excellentes choses s'y déroulent. Les types avouent que, tant que la propriété ne sera pas transformée, — tant que les deux tiers du sol appartiendront à une minorité de feignants, vivant à la ville, on n'en finira pas avec la garce de crise, mais qu'avec des réformes immédiates y a mèche, tout de même, d'agripper un certain soulagement.

La théorie marxiste — en vertu de laquelle il faudrait attendre la disparition complète de la petite propriété pour conquérir le paysan au socialisme — est fichue par dessus bord comme une marchandise avariée.

Les sociaux à la manque finissent par se rendre compte que le mieux est encore, en attendant de foutre l'ennemi en déroute, de lui tenir tête chaque jour et de s'opposer d'arrachepied à ses empiétements. C'est pas bibi qui y trouve à redire.

Peut-être aussi qu'en quémant de places, en sales mendigots de suffrages qu'ils sont, ces jean-foutre se rendent compte d'autre chose — la prochaine désaffection des masses pour eux dont l'évolution des syndicats ouvriers est un heureux présage; aussi, se réservent-ils une porte de sortie, à l'exemple des opportunistes de marque, qui, lâchés par les grandes villes, ont été se faire élire dans des petits trous de province. La France paysanne me rappelle la République des Paysans dont jabottait cette

odieuse crapule de Ferry aux bons bougres de périgourdins.

Cette supposition n'a rien d'épouillant pour qui connaît son monde — mais, passons... jacassons seulement de ce sacré programme socialo, que Jaurès et ses copains doivent présenter contre le protectionnisme mélinard, pour remédier dans une certaine mesure à la mistoufle qui étrangle les campluchards.

C'est d'abord, ne vous y trompez pas le: « Prenez mon ours! »

Qu'on nomme en masse des sociaux dans les 36,000 conseils de commune de France et la commune achètera des machines, des engrais et tout le bataclan, qui seront mis à la disposition des cultivateurs à qui leurs moyens pécuniaires ne sauraient permettre de faire ces achats.

Les foutre en place, d'abord, et puis ils feront ceci... ils feront cela!... Promesses éternelles des non moins éternels candidats! On est la garantie de leur parole? Et, qui plus est, si les conseils de commune voulaient faire les malins, l'Etat n'est-il pas là pour leur fiche sur les doigts?

Vous avez donc oublié l'histoire de la pharmacie de Roubaix? Ces expériences, sous le couvert officiel et légal, — les matadors de Paris n'en veulent rien savoir.

Pourtant, cette idée de machines, d'engrais, de semences, et autres bricoles achetées par la commune n'est pas baroque pour deux liards, — c'est une bonne idée, mais qu'on a le tort de vouloir accomplir par un procédé défectueux et impraticable.

C'est toujours la même turelure chez les sociaux votards et politicards: autant pour les turbineurs des campluches que pour les ceux des villes, pour le communisme des instruments aratoires comme pour les huit heures: ils ne savent qu'aller chercher midi à quatorze heures, lorsque une solution claire et limpide crève les quinquets des plus bouchés.

J'aime mieux la réplique que leur fit un jour le marchand de dilemmes, le gros hippopotame Dupuy — « Aide-toi, le ciel t'aidera! »

Pas plus qu'eux je ne fais fi des lénitifs. En attendant la guérison complète, les soulagements ne doivent pas se dédaigner.

D'aucuns ont beau dire que le mieux est l'ennemi du bien, que de l'excès du mal doit sortir la délivrance, qu'il ne faut pas plus d'efforts pour avoir le tout que pour les détails; je n'ai pour cette intransigeance qu'une confiance médiocre.

Je ne sais pas si je me gourre, mais à mon avis, il faut tout en marchant au tout, sans rien abdiquer de ses revendications intégrales qui sont la fin de l'Etat et du Capital, l'anarchie et le communisme, ne pas négliger de s'assurer en passant tous les avantages, si minimes qu'ils soient, qu'on peut obtenir illico: ne pas manquer de fortifier ses positions et d'affaiblir d'autant celles de l'ennemi.

C'est là le but des grèves, du groupement, de l'entente, — autant qu'entente, groupement et grèves peuvent se pratiquer dans le milieu actuel.

Tandis que l'élection, le parlementarisme, font justement tout le contraire. Nous faisons sempiternellement le pied de grue et le résultat se chiffre par zéro.

Ainsi, pour les huit heures, qui sans être une réforme mirobolante, seraient cependant un avantage pour les ouvriers, y a belle lurette qu'on aurait pu les décrocher par la grève, si on ne les avait pas attendues d'une loi!

De même, pour le cas qui nous occupe. — Il nous faudra poirotter un sacré bout de temps avant d'avoir peuplé de sociaux les municipalités. — En plus, l'Etat, tuteur de la commune ne mettra pas les pouces, et l'impôt gonfle à perpète.

Au contraire, si nous mettons directement la main à la besogne, nous torchant, une bonne fois pour toutes, du bulletin de vote, nous arriverons plus vite à un meilleur résultat: nous aurons l'avantage de nous dégager de l'Etat, de laisser de côté la commune officielle et vassale du pouvoir central, pour constituer l'embryon de la commune de demain, — indépendante et maîtresse d'elle-même, — un groupement libre d'hommes libres et égaux.

—0—

« Y a-t-il des syndicats agricoles? Que sont-ils? Des syndicats de grands propriétaires ou de vrais paysans? » demandent dans le questionnaire qui suit leur manifeste les bouffegalette sociaux.

Pardine qu'il y en a des syndicats, mais, nom de dieu, c'est pas ceux-là qui nous foutront sur le chemin du communisme et de l'anarchie! Ils sont plus réacs que Baudry-d'Asson et c'est pas surprenant: c'est kif-kif la coopérative

dont m'a jabotté le copain de la Vendée, un ramassis de richards qui se bombardent agriculteurs longs comme le bras.

C'est qu'ils en ont du culot, voyez-vous, ces gros bouffeurs de la sueur des autres ! Pour preuve un certain Delbieu qui se porte dans le Gers comme candidat radical-socialiste et que la *Dépêche de Toulouse*, un canard où tartine justement Jaurès, patronne de la sorte : « *C'est un paysan, il possède (je ne me rappelle plus le nom du patelin) une propriété de 1,200 hectares et ce n'est qu'une partie de son domaine.* »

Mince alors ! ce que le père Barbassou lui botterait le cul avec plaisir à cet ostrogoth de paysan.

Quant aux syndicales de vrais cul-terreux, je crois qu'elles sont pas bien épaisses, si tant est qu'il en existe. Pourtant c'est elles qu'il faut créer pour fiche par terre la gouvernance et les jean-fesse d'aristos.

Seulement faut pas manquer de dire « zut ! » et « bas les pattes ! » aux richards et aux politiques qui chercheraient à les faire virer de bord.

Comme le dit le manifeste des socialos : la besogne est double ! Faire chaque jour la guerre aux capitalistes et à l'Etat, les dépioter sans répit ni trêve, en attendant la définitive poussée qui les plongera dans la... confiture.

Se sentir les coudes, grouper les efforts et les aspirations, augmenter son bien-être en attendant de le décrocher en plein.

—o—

Mais, voici que ce foutu Jaurès est cause que j'ai pris un détour du diable : au lieu d'attaquer directement mon sujet, je m'aperçois que j'ai pas encore dit au gas vendéen et l'alignement et toute la besogne des syndicats — et pourtant j'ai fini de noircir mon papier, faut remettre la partie à dimanche.

Pendant que je griffonnais ma babillarde, mes vaches ont brouté. Le jour s'amène, on va se mettre à la charrue.

Le père Barbassou.

Scandales à la Verrerie ouvrière

Aux documents publiés la semaine dernière, j'en ajoute de nouveaux.

Et d'abord, il n'est pas mauvais d'insister : on n'a cherché à appliquer dans la Verrerie Ouvrière aucun des principes socialistes, ni à y mettre en pratique quelques unes des idées dont se réclament même les socialos autoritaires.

C'est une usine comme toutes les autres ! Avec cette différence que le règlement y est plus dur et les salaires moindres.

Nulle compensation morale n'y vient balancer la pénurie matérielle.

Au lieu de chercher une meilleure répartition des salaires, — puisque salaires il y a, — on a copié le système en vigueur dans les bagnoles capitalistes.

Dans un article visiblement inspiré par quelqu'un d'influent à la Verrerie, *L'Eclair* disait (le dimanche 3 janvier) :

« Les "similaires" n'auront qu'une fr. 50. Il y aura bien des mécontents. Aussi des militants, et le nombre en est considérable, voudraient-ils que les salaires fussent égaux par tête et progressant avec le nombre des enfants. Ce sont des apôtres ceux-là. Eux-mêmes n'espèrent pas triompher... »

Un tel vœu, pourtant si anodin et qui devrait être admis, semble-t-il, sans discussion aucune, ceux qui en sont partisans n'espèrent pas le voir réaliser.

Qu'on nous dise donc en quoi la Verrerie Ouvrière se différencie d'une usine capitaliste ?

La question est simple, sans embages. Et elle restera sans réponse !

—o—

J'ai dit, la semaine dernière, que les groupes socialistes d'Albi ont protesté contre le renvoi des quatre camarades.

Voici la protestation adressée, par eux, à l'administration de la Verrerie, avec prière de donner une réponse. L'administration a gardé le silence !

Albi, 22 décembre 1896.

Au citoyen président du Conseil d'administration de la Verrerie Ouvrière, pour être communiqué à tous les membres du Conseil.

Citoyens, Camarades,

J'ai l'honneur de vous faire parvenir la dé-

cision prise à l'assemblée des bureaux des groupes d'Albi :

« Considérant que la Verrerie Ouvrière qui vient d'être édifée à Albi est une œuvre de justice, qui a été créée par le prolétariat tout entier, pour mettre à l'abri de l'exploitation capitaliste toutes les victimes (sans distinction) de l'ignoble association patronale de l'industrie du verre, et non pour servir, soit l'intérêt, soit l'ambition, d'une ou de quelques-unes de ces victimes ;

Considérant que la décision du Conseil d'administration de la verrerie ouvrière, frappant quatre travailleurs de cette verrerie, est une vraie condamnation à mort pour les camarades Guéritat, Guegnot, Sirven et Valette ; que cette condamnation a été demandée et appliquée par celui et ceux pour lesquels, à l'ombre d'un principe, ces camarades ont tant souffert ;

Considérant que cette décision n'a été prise que parce que ces quatre ouvriers avaient protesté (en se rendant de nouveau sur le chantier) contre la première peine disciplinaire, qu'à tort ou à raison ils croyaient imméritée et qui était de huit jours de mise à pied ; que cette infraction seule ne saurait constituer un acte portant une atteinte bien grave à la Verrerie Ouvrière dans la considération des administrateurs, dont le principal rôle, envers leurs semblables, doit être celui de camarades désintéressés et fidèles, et surtout de bons conseillers ;

Considérant que le syndicat n'a agi que sous les auspices du conseil d'administration, qui de ce seul fait, est entièrement responsable, et de l'appréciation des articles du règlement, et de leur application. Considérant que les membres du Conseil d'administration, par leur intransigeance, sembleraient subir des influences contraires à celles de la seule classe intéressée, c'est-à-dire la classe prolétarienne ; cet état de choses pouvant porter une atteinte grave, à l'œuvre de la Verrerie Ouvrière, ne saurait continuer, car cette verrerie n'a été créée, que par et pour le prolétariat ;

Considérant que dans une réunion de tous les bureaux des groupes constitués d'Albi, il avait été décidé d'inviter le Conseil d'administration de la Verrerie à venir fournir à cette assemblée, des renseignements que cette dernière croyait nécessaires à la conciliation, le Conseil d'administration n'ayant pas daigné se rendre à cet appel, l'assemblée a chargé une délégation de se rendre auprès du dit Conseil ; pour une seconde fois, ayant refusé par lettre écrite et par acte verbal, de reconnaître et de recevoir cette délégation prétextant que nul n'avait le droit de s'immiscer dans ce qui se passe à la Verrerie Ouvrière ;

Considérant que cette fin de non recevoir est une échappatoire et non une justification de l'acte commis en mettant d'une manière aussi brusque à la porte de la Verrerie Ouvrière, ces quatre camarades ;

Considérant qu'il ne serait pas humain de ne tenir aucun compte, des souffrances endurées par tous les ouvriers d'Albi ; que, de plus, parmi ces quatre camarades, se trouve un père de famille de cinq enfants en bas âge ; il est indispensable, au point de vue humanitaire, de savoir quelques fois faire violence aux plus légitimes ressentiments personnels et de couvrir d'un voile les petites querelles intestines qui peuvent quelques fois s'agiter au sein des groupements ;

Considérant que tous ces sacrifices ne sont pas au-dessus des forces de la volonté socialiste, il importe que par un acte de haute solidarité, et de justice, et pour qu'il ne puisse jamais être établi l'ombre d'une comparaison entre le conseil d'administration de la Verrerie Ouvrière, au sujet du renvoi de ces quatre camarades, et la féroce rapacité d'un Rességuier quelconque, que ces quatre ouvriers soient réintégrés au plus tôt. Il importe aussi qu'à cette réintégration, ne soit mise aucune condition, car si un acte de soumission semblait peu humiliant à l'annonce de la mise à pied, il devient aujourd'hui impossible et constituerait de la part du conseil d'administration, un moyen détourné pour empêcher cette réintégration.

Considérant que la réintégration de ces quatre ouvriers ne saurait, en aucun cas, ni diminuer, ni froisser, dans l'esprit de tous les camarades, l'autorité dont ces administrateurs ont été investis, que l'amour-propre des deux parties est très bien sauvegardé,

L'assemblée demande à l'administration de la Verrerie de bien vouloir réintégrer purement et simplement les quatre ouvriers Guéritat, Guegnot, Valette et Sirven. L'Assemblée la prie en outre de ne considérer l'ensemble de ses démarches que comme une mesure d'apaisement qui ne peut que resserrer les liens de solidarité qui doivent unir en une même

étroite commune tous ceux qui ont souffert et qui souffrent pour la même cause.

Cette assemblée le désire ardemment car ce sera un défi jeté à la face de la meute des affameurs capitalistes qui guettent et qui n'attendent que le découragement et les querelles intestines pour faire échouer l'œuvre de la Verrerie Ouvrière.

Comme je l'ai dit ci-dessus, cette lettre est restée sans réponse.

Est-ce une attitude convenable pour les administrateurs d'une Verrerie Ouvrière ?

Quand Rességuier refusa d'entrer en pourparlers avec quiconque, pour faire cesser le conflit dont Baudot était la cause originelle, il fut agonisé de sottises.

Pourquoi emboîter le pas à cet exploiteur ?

Autre chose : se trouvant en mauvaise posture, les matadors de la Verrerie ont essayé de semer le doute et le trouble dans les esprits. C'est ainsi que *L'Eclair*, à la date citée plus haut, publiait un extrait du procès-verbal de l'enquête, habilement rapioté, et où Pelloutier paraît approuver les administrateurs.

Voici une lettre du camarade qui rétablit les faits :

Protestation de Pelloutier

L'Administration de la Verrerie Ouvrière cherche, par la communication des documents incomplets à dénaturer la discussion qui eut lieu entre le syndicat des verriers et les quatre renvoyés, sur les griefs que j'avais recueillis et formulés au Comité d'action de Paris.

Ce qu'on ne dément pas, c'est la rigueur du règlement ;

Ce qu'on ne dément pas, c'est l'intolérance politique de Baudot ;

Ce qu'on dément encore moins, c'est que, de l'aveu même des administrateurs, les verriers anarchistes n'ont jamais été passibles du règlement.

Examinons donc les faits qu'un incomplet exposé de l'enquête semble avoir réduits à néant.

On me fait dire (et Paul Valette, un des plaignants anarchistes, assistait à l'entretien) que j'ai approuvé, sans restriction, le refus par les administrateurs de rendre compte de leur gestion aux verriers.

J'ai seulement pris acte de la déclaration suivante qui me fut faite par Charpentier, en réunion plénière du Conseil :

« Le recouvrement tardif des souscriptions obligeait l'administration à trouver, sous peine de mort, une somme d'au moins 100.000 francs et, en ce moment même, des négociations étaient engagées pour contracter un emprunt. Or, faire connaître au syndicat des verriers cette situation qui datait de longtemps, c'était rompre fatalement les négociations en cours et ruiner la Verrerie. Car, à maintes reprises, des décisions graves, prises soit au Conseil d'Administration, soit au Conseil syndical des Verriers, avaient été immédiatement connues de Rességuier et le son journal le *Télégramme* et l'on pouvait même attribuer à une indiscretion la rupture, qui venait d'avoir lieu d'un marché important passé entre l'administration et un fournisseur. »

S'adressant alors à Paul Valette, Charpentier lui demanda s'il n'était pas de notoriété publique que Rességuier fut au courant de tout ce qui se passe à la Verrerie ?

Ce fut sur la réponse affirmative de Valette que fut close la discussion, en ce qui concerne ce premier point.

Et alors, je dis à Charpentier :

« Pourquoi cette déclaration que vous venez de faire à Valette, ne la lui avez-vous pas faite depuis longtemps, puisque vous avez entière confiance en lui ? Il aurait prévenu ses camarades et rien de ce qui arrive n'aurait eu lieu. »

Tout ce qui précède est si exact qu'après le compte-rendu que j'en fis le soir, dans la réunion générale du syndicat, Guéritat un des camarades renvoyés, déclara : « Nous ne retirons rien de ce que nous avons dit et sommes prêts, si on l'exige, à aller jusqu'au bout ; mais, Pelloutier, nous ayant affirmé que l'intérêt de la Verrerie nous commande temporairement le silence, nous ajournons notre droit à obtenir des comptes. »

Ces explications, on le voit, n'impliquaient nullement approbation de la gestion des administrateurs.

On me fait dire en second lieu que les bâtiments construits étaient tous indispensables et qu'une autre façon de les construire, au lieu de revenir moins cher à la Verrerie, lui aurait au contraire coûté davantage.

Cela est absolument faux ! J'ai déclaré au contraire que le bâtiment, baptisé *le Château*, par toute la population d'Albi, bâtiment réservé à l'administration et qui n'a pas moins de 45 croisées, est une construction malheureuse.

Qu'ont répondu les administrateurs ?

Au lieu de se défendre, ils ont rejeté la faute, de la construction de ce *Château* (qui, d'après l'ingénieur coûterait 30,000 fr. et d'après l'entrepreneur 40,000 francs) sur l'insuffisance du capital versé qui, au lieu d'atteindre 500,000 fr. n'arrivait qu'à 350,000. Ils ont ajouté que cette insuffisance avait également nécessité la mise en construction d'autres bâtiments, qui sans être inutiles, auraient pu être ajournés. Et ils se sont excusés en disant que, placés dans l'alternative, ou de distribuer aux verriers des secours improductifs, ou de leur payer du travail, leur devoir d'administrateurs était de choisir la dernière solution.

Valette et moi nous primes acte de cette nouvelle déclaration et, à la réunion des verriers, je fis observer que les administrateurs au lieu d'être optimistes et de compter sur 500,000 fr., auraient dû être pessimistes et tabler sur un capital inférieur.

Conclusion : toutes les allégations que j'avais formulées ont été reconnues exactes par les administrateurs eux-mêmes. Pour s'excuser, ils ont allégué que les fautes qu'on leur reproche sont le résultat d'un emballement général.

Après toutes ces explications, il fut convenu d'un commun accord que, d'une part, les administrateurs " ne se laisseraient jamais influencer, dans leurs relations avec les verriers, par les divergences d'opinions politiques " et que, d'autre part, les verriers plainants suspendraient toute critique jusqu'à ce que la situation financière de la Verrerie fut définitivement établie.

Je dois reconnaître que, dans la réunion du soir, les administrateurs respectèrent le pacte conclu.

Mais les membres du Conseil Syndical, Baudot en tête, voulurent qu'on allât jusqu'au bout.

Vainement, Hamelin leur fit remarquer que ceux qui voudraient aller jusqu'au bout encourraient une lourde responsabilité, Baudot et ses acolytes firent voter par l'assemblée que la discussion de la veille continuerait.

On sait le reste : grâce aux manœuvres louches de Baudot, du secrétaire actuel du syndicat et de son prédécesseur, guesdistes enragés, les camarades qui avaient revendiqué la responsabilité de chacune des allégations discutées furent déclarés justiciables du règlement.

F. Pelloutier.

Je pense qu'il est inutile de rien ajouter : j'ai accumulé assez de documents pour démontrer que les quatre camarades renvoyés sont victimes de l'intolérance de politiciens qui n'ont jamais conçu le socialisme que sous la forme d'un fromage.

ÉMILE POUGET.

Je reçois une lettre de protestation contre les scandales d'Albi, que le défaut de place empêche d'insérer, d'un groupe de verriers de Charleville, avec une collecte de 1 fr. 20 que je transmets aux camarades victimes de l'autorité collectiviste.

E. P.



Petite victoire !

Les charognards des forges et chantiers de la Seyne, ont été obligés de mettre les pouces et de céder devant la volonté catégorique de leurs prolétaires.

Le contre-coup, que l'administration gobait et que les grévistes avaient dans le nez, sera déplacé et collé dans un bureau.

La grève est donc finie ; les riveurs, les perceurs et les chanfreineurs ont tous repris le travail.

C'est une maigre victoire, mais c'en est une tout de même !

Les bons bougres n'ont qu'à continuer à se montrer exigeants pour tenir les patrons en respect.

Défaite de sabotiers

Par contre, les sabotiers de Chalon-sur-Saône dont j'ai jaspé aux copains, il y a trois semaines, se sont laissés rouler, par manque d'initiative et d'énergie.

C'est tout de même enquinant de voir ces pauvres bougres qui gagnent à peine de quoi bouffer du pain sec, se résigner à être exploités jusqu'à la gauche !

Un moment, ils ont bien marché : ils seraient les poings et grognaient après les patrons.

Ah, ouat ! Ce n'était que de l'emballement momentané.

Et d'ailleurs, les pauvres sabotiers, auraient-ils triomphé, qu'ils ne se seraient pas trouvés logés à meilleure enseigne qu'avant : leurs exigences étaient tellement dérisoires que c'était de la couille en bâtons.

C'est même pour ça qu'ils ont été roulés : quand on demande peu, on obtient peu de balle !

Il n'y a que lorsqu'on demande beaucoup, qu'on a une chance d'obtenir quelque chose.

Voilà ce que tous les bons bougres devraient bien se fourrer dans le siphon !

Les dockers de Hambourg

La grande grève des déchargeurs de navires va toujours son train.

L'autre semaine on a pu voir que le socialisme de Guillaume le Teigneux, dont il fut tant question il y a cinq ans, n'a été qu'un piège à prolos.

Dans un gueuleton à chier partout, qui avait lieu chez un de ses larbins, le Teigneux a déclaré que les armateurs ont bougrement raison de résister aux réclamations des grévistes.

Heureusement, le Guillaume n'était pas encore tout-à-fait poivré, sans quoi, il eût donné l'ordre de sabrer tous les dockers !

Ce que leur empereur pense d'eux n'est pas une désillusion pour les grévistes. Ils s'en foutent.

Y a, actuellement, vingt mille prolos en grève et c'est à peine si 800 faux-frères, tant anglais qu'allemands travaillent.

Pour alimenter les grévistes, il faut que 200,000 balles tombent chaque semaine. On les trouve ! L'Allemagne fournit la plus grosse part et le reste vient d'Angleterre.

La semaine dernière, la *Fédération internationale* des dockers, qui perche à Londres, a adressé un appel à toutes les *Unions* pour faire rappliquer la galette.

M'est avis, foutre, que si les dockers veulent faire capituler les armateurs, ils devraient activer le mouvement et, au lieu de limiter la grève au seul port de Hambourg, la généraliser le plus possible.

C'est ça qui serait formidable si, un de ces quatre matins, la grève générale des déchargeurs de navires était proclamée aux quatre coins du monde !

Nom de dieu, on n'aurait jamais rien vu d'aussi gigantesque.

Espérons que ça viendra !

La *Fédération* a bien l'air d'en pincer pour la grève générale, à preuve qu'elle convoque une conférence internationale des ouvriers de tous les ports du monde pour le mois de février.

Je préférerais la grève immédiate !

Enfin on va voir...

Seulement, ce que suis curieux de savoir, c'est si les dockers français vont entrer dans le mouvement ou continuer à roupiller ?

Appel à la Solidarité

A Marseille, il y a actuellement quantité de réfugiés. Les camarades désireux de venir en aide aux nombreux Espagnols que la férocité des dignes émules de Loyola oblige à s'exiler, sont priés d'adresser leur obole à Calazel Ferdinand, 8, quai du port (Bar du Grand Orient), Marseille.

Que ceux qui, possédant une indépendance relative qui leur permettrait d'occuper pendant environ deux mois comme manœuvre ou cultivateur un homme désireux de se familiariser avec la langue française, veuillent bien nous le faire savoir.

Il est bien entendu que les camarades qui sollicitent un emploi pendant ce laps de temps ne demandent rien autre que la nourriture et le logement ; de préférence, à la campagne.

Le nombre croissant des camarades que les gouvernements italien et espagnol nous envoient nous oblige à adresser cet appel.

S'il n'était entendu, la plupart de ces camarades se trouveraient exposés à l'extradition ou à l'expulsion.



Politique possibilarde

Nouzon. — A l'occasion des fêtes de Noël, monsieur le maire, Sidor la Brochette, avait donné la permission aux débitants de rester ouverts jusqu'à une heure du matin.

Mais, Sidor, qui est lui-même débitant, oublia de prêcher d'exemple : il était ouvert après l'heure quand voilà les cognes qui, lui faisant unemauvaise blague, s'amènent et lui dressent procès-verbal.

Si monsieur le maire eut été un bon fieu, il aurait payé un verre de tord-boyaux aux pandores — de sa plus mauvaise poison ! — et se serait ensuite aller se foutre au plumard.

Au lieu de ça, voilà que la Brochette, se souvenant de son pouvoir, se colle sa sous-ventrière tricolore et, accompagné de son greffier, s'en va faire une tournée dans Nouzon, dressant des procès-verbaux, en veux-tu en voilà ! Il alla chez Roynette Pilard, débitant à Hamaymond, aussi à la Cachette.

Tant et si bien qu'en additionnant les procès-verbaux administrés, d'un côté par monsieur le Maire, de l'autre par les cognes, on arrive au chiffre respectable de 60 ou 70.

C'est pas ça qui va remonter d'un cran, dans l'estime du populo, les possibilos de la Volière Cipale !

Ces bougres-là, avant l'élection, braillèrent qu'ils feraient des économies.

Ah ouat, autant en emporte le vent !

Le greffier actuel a 2,400 balles (son prédécesseur n'en avait que 1,800) ; mais monsieur le greffier est un bon ami du maire, ... et aussi madame la greffière ! Le fontainier ancien avait 1400 francs, le nouveau à 1800 balles. Et ainsi de tous les fonctionnaires !

A titre d'indemnité, monsieur le maire réclame 1000 francs.

Mais si tous les larbins de l'Hôtel-de-Ville ont été davantage beurrés, il n'en va pas de même du populo : Avant, les ouvriers qui travaillaient pour la commune palpaient sept sous de l'heure, maintenant, — sous prétexte d'économie, — on ne leur donne plus que cinq sous ! D'ailleurs, toujours sous prétexte d'économies, on n'occupe plus d'ouvriers en chômage.

Il en résulte que Nouzon n'a jamais été aussi dégoûtant ; on patauge dans la boue, y a des tas d'ordures à chaque pas et le soir on s'y butte carrément. Les cantonniers n'étant plus aidés, sont tout à fait surmenés et n'arrivent pas à nettoyer.

Et voilà comment tant qu'on se borne à changer les hommes en place, plus ça change, plus c'est la même chose !

Foutez-vous ça dans le siphon, bons bougres de Nouzon ! Vous êtes passés par toutes les nuances de la politique, depuis la réaction jusqu'au possibilisme et vous êtes toujours les dindons de la farce.

Si vous voulez améliorer votre sort, y a pas à tortiller : tournez le dos à toute politique et marchez franchement pour la Révolution !

Exploiteur pas ordinaire !

Roubaix. — Ah ! foutre non, il n'est pas ordinaire, monsieur Eugène Motte !

Il faudrait trimarder loin pour dénicher un corbeau de son espèce.

Il est extraordinaire en tout, — même dans ses opinions : il se prétend *républicain-catholique* et c'est à cette étiquette qu'il doit d'être conseiller général.

Il ne faut pas trop en vouloir aux votards de l'avoir nommé : lui ou un autre, c'est même tabac ! Et il faut tenir compte de la pression faite sur le populo.

Pendant la période électorale il farcissait les poches de ses ouvriers d'invitations à ses réunions. Et, vraiment, autant valait aller là qu'au beuglant : c'était aussi rigolot et c'était moins cher !

Monsieur Motte expliquait, avec les sérieux de Polichinelle, qu'il est un ouvrier, — parfaitement, un ouvrier ! — oui, un ouvrier, tout comme les frères et amis. Et, retroussant ses manches, il faisait manœuvrer ses bras, kif-kif les ailes d'un moulin à vent, pour bien prouver qu'il est un ouvrier ! Puis, la larme à l'œil, il se foutait à jérémier sur son triste sort et se jurait plus malheureux que le plus déchard de ses prolétaires.

C'était tellement émotionnant que des go-beurs mettaient la main à la poche, prêts à jeter des sous à leur infortuné patron.

Et celui-ci de leur répondre : « C'est pas des sous que je réclame, c'est vos voix ! »

Voilà pour le caractère politique de cet animal. Pour ce qui est de sa manie exploiteuse, elle est encore plus infecte.

Son esprit, toujours aux aguets d'une charognerie, a découvert que ses prolos gaspillaient leur temps en moisissant plus qu'il ne faut aux chiottes.

C'est pourtant pas ce qu'ils bouffent qui est long à débouffier !

C'est ce que s'est dit mossieu Motte. Et, pour remédier à ce léger sabotage, l'animal a installé à la porte de ses goguenots un *gardien des chiottes*. Ce sac-à-mistoufles passe sa journée à pointer les prolos qui viennent poser leur pêche. Il ne faut pas que les bons bougres restent sur la lunette plus de dix minutes.

Or, souvent, on fait queue ; n'importe ! Les dix minutes comptent du moment où on a pris un numéro d'ordre. De la sorte, plus d'une fois, y a des malheureux qui sont obligés de — mettre les... bouchées doubles et de flasquer en une demi-minute !

Si, pour une raison ou pour une autre, un prolo dépasse les dix minutes il est fichu à l'amende : on lui colle une demi-heure à bas !

Mossieu Motte risque sa réélection à ce jeu de charognard. Qu'il prenne garde ! Un de ces quatre matins ses exploités prendront l'habitude de voter aux chiottes et de débouffier dans les tinettes électorales.

Ce jour là, ils sauront enfin que leur patron, loin d'être un ouvrier, comme il a le culot de prétendre, n'est qu'un sacré exploiteur.

Marques distinctives

Dijon. — Mon vieux Peinard. — C'est encore moi qui t'écris pour t'apprendre une affaire épatante, dont les bons bougres d'ici sont esbrouffés.

Et y a foutre pas de quoi, au contraire, moi ça me fait jubiler. Voilà l'histoire :

Je t'ai écrit qu'à Pouilly y avait eu du chambard, lors du commencement de la grève : à deux fois différentes les grévistes et les cognes en sont venus aux prises ; les copains ont tiré du clou, c'est bon. Mais, si tu te rappelles, j'avais raconté qu'un commissaire spécial était venu à Pouilly avec son chien, et que ce quart d'œil, qui s'appelle Gallet, avait foutu un coup de poing dans le ventre à une jeune femme, enceinte de sept mois, qui en resta quatre jours collée dans son pieu.

Eh bien, mon vieux, ce commissaire spécial qui fait son faraud à la gare de Dijon, va être décoré ; j'ai vu, de mes quinquets vu, la lettre de Barthou, le minisse, qui l'annonce à Louis Michel, notre préfet.

Où, mon vieux, on va filer une médaille d'or à ce mouchard, pour avoir été se balader de Dijon à Pouilly-sur-Saône, s'être fourré des bons diners par la gueule avec Jacob et avoir tapé sur les femmes.

Tant mieux, nom de dieu ! Ça prouvera à tous ceux qui connaissent le type, quand ils lui verront sa marque en ferblanterie sur la pelure, que les décorations ont été inventées et fondues pour décorer la clique.

Ça va bien ! Il serait à souhaiter qu'on foute des décorations à toutes les crapules. De la sorte, y aurait pas d'erreur, on ne craindrait pas de se tromper : quand on croiserait dans la rue un animal marqué, on saurait à qui on a à faire.

Peuple, souviens-toi !...

Troyes. — Là, comme partout, les calotins se remuent dur et ferme !

L'ancien conseil municipal, qui était en majorité cléricale, avait refusé les vêtements aux écoles laïques ; maintenant, le nouveau conseil municipal étant radical, il a pris les mêmes mesures contre les écoles congréganistes et invite les parents à envoyer leurs mômes à la laïque.

Les cafards ne sont pas dans la dèche pour si peu ! Y a un tas de bigottes et de patrons qui leur foutent de la galette, en veux-tu en voilà.

Ça ne les empêche pas de groumer contre le conseil cival.

Une de leurs dernières frasques a été de tapisser les murs avec de grandes affiches rouges, intitulées : « Peuple, souviens-toi ! »

« Souviens-toi que tu es souverain, que tu paies l'impôt, que tu es maître... et patati et patata. »

Ça finissait par des boniments n'ayant ni cul ni tête.

Mais, le lendemain, qui a été épaté ? C'est les cafards !

De bons copains avaient profité de la nuit et, au-dessous de « Peuple, souviens-toi ! » ils avaient collé des bandes disant :

« Souviens-toi qu'en Espagne l'Inquisition n'est pas morte ! Au nom de cette égalité que te prônent aujourd'hui les cléricaux, on y martyrise les libertaires. Souviens-toi ! car, peut-être, si tu n'y prends garde, en France nous verrons ce qui se pratique en Espagne Réveille-toi, et regarde ces hypocrites qui te parlent de Dieu : ils ne vivent que de vols et de crimes ! »

Ali-Baba economo !

Creil. — C'est un rude grippe-sous que le directeur d'une des usines de métallurgie qui avoisinent Creil.

Ce Jean-foutre, qui opère pour le compte du baron de Mort-aux-Rats, a emmanché un détachement de sapeurs-pompier dont il est le galonnard. Quantité de pauvres bougres, pour être bien vus, s'en sont mis.

Et maintenant, l'exploiteur tient ses prolos de double façon : faut pas qu'ils bougent ! Sinon, s'il ne les fout pas à l'amende comme ouvriers, il les colle à la salle de police comme pompiers.

L'exploitation est infernale : pour tréfler 1,000 kilos de fer, un prolo touche juste quatre sous. Or, y a guère que des phénix qui puissent, dans un mois, arriver à tréfler 700,000 kilos, — ce qui fait 140 balles. Y a pas un prolo sur dix qui arrive à ça !

La grande majorité palpent 100 ou 120 francs dans leur mois.

C'est déjà bougrement cotonneux. Mais, ce qu'il y a de plus degueulasse c'est que les bons bougres ne voient jamais la couleur de la galette qu'ils ont gagnée.

La paye a lieu au mois et on ne donne pas d'acomptes. Seulement y a l'économat du baigne qui tient boutique de tout, — et on y fait crédit !

Turellement, on y marque à la fourchette. Le charbon y est plus cher que partout ailleurs ; diverses bricoles vendues 20 sous chez l'épicier d'en face sont comptées 30 sous aux prolos.

Grâce à ce fourbi, quand vient la fin du mois, un ouvrier qui a fait 120 francs touche juste cinq ou six francs, — et même, il peut se considérer comme bidard — car y en a qui touchent peau de balle et redoivent au patron !

Et partout c'est kif-kif bourriquot ! Partout le populo est grugé de sale façon !

Y a pas à espérer se nicher dans un baigne meilleur, — c'est un mauvais calcul, nom de dieu.

Ce qu'il faut, c'est que les bons bougres tirent des plans pour foutre au rancart les charognards de la haute et les fripouilles capitalistes...

Vacheries de ratichon et de Contre-coup

Fourchambault. — Dernièrement un prolo de la fonderie a été saqué à la suite d'une mouchardise. Le type qui fait le rôle de policier n'est qu'un malheureux prolo, exploité comme les frangins.

C'est bougrement triste, nom de dieu ! Oh ! mais, ce malpropre personnage n'en est pas à son coup d'essai : c'est le troisième ouvrier qu'il fait foutre à la porte.

Ça pourrait des fois lui rapporter plus de coups de pieds dans le cul que de rentes, ainsi qu'au contre-coup qui écoute un peu trop ce flaire-fesse.

A ce petit jeu-là, on ne récolte guère autre chose que le mépris des bons bougres quand ce n'est pas des marrons sur le bec.

Dans ce patelin, y a jusqu'au ratichon qui moucharde au patron, les prolos qui achètent le *Père Peinard* devant sa turne.

Si le Jean-foutre de radis noir veut être passé à l'astique par le *Père Peinard*, il n'a qu'à continuer ses frasques.

Qu'il se le tienne pour dit.

Beautés du militarisme

Nevers. — Autrefois — et y a pas besef d'années — on conduisait, en troupeau, les griffetons à la messe. Cela fit ronchonner ; on gueula sur la liberté de conscience, et la messe obligatoire fut supprimée. Depuis, quantités de cercles catholiques furent emmanchés par la prêtraille de connivence avec les galonnards ; et, en dépit de la trouducuterie qui prétend que tout soldat a dans sa giberne un bâton de maréchal, ceux qui veulent avoir deux sous de galons sur les pattes, n'ont qu'à fréquenter ces sales boîtes.

Ils sont bien notés les Jean-foutre de trou-

badés qui vont assidûment dans ces infectes turnes, quant aux autres, ceux qui trouvent que le métier de griffeton est assez abrutissant sans y mêler le crétinisme, c'est un « bon » pour Biribi ou de la boîte à perpète qu'ils ont au fond de leur giberne.

Outre ça, il est interdit aux troubades de lire quoique ce soit d'intelligent ou de propre.

Tout ce qui ne chante pas les beautés de la guerre ou du militarisme est irrémédiablement excommunié par les grands prêtres du dieu Patrie, — il y a exception, toutefois, pour les choses pornographiques.

Aussi, il en cuir aux malheureux sur lesquels l'on trouve un journal quelconque, un livre ou simplement une feuille qui dénonce les méfaits de la gent galonnée.

Ainsi, ces jours derniers, à Nevers, des troubades s'étaient offerts le *Père Peinard*. La lecture du caneton leur semblait moins sanguinaire et moins barbare que celle du Code affiché dans les chambrées, moins abrutissante que la théorie, moins idiote que celle des feuilles patrouillardes tolérées en les casernes et autrement propre que les obscénités qui traînent dans les corps de garde, dans les chambres des sous-offs et même à côté des paquetages des griffetons.

Mais, nom de dieu, un trouffion s'est fait pincer avec le caneton ; ah, malheur ! ça n'a pas fait long feu : illico, on l'a fichu en prison.

« Ça l'apprendra, scrongnieugnien, à lire des choses défendues ! » Les ratichons et les cafards de toutes écoles ne raisonnent point autrement.

Quinze jours de prison, les camaros, pour avoir fourré le blair dans le *Père Peinard* !

Par le froid qui sévit à cette époque, le pauvre bougre va s'appuyer le peloton fixe six heures par jour ; il trimballera à toutes les plus dégoûtantes corvées ; il sera nourri plus mal qu'un cochon, et passera ses nuits sur la planche, roulé dans un couvre-pieds dérisoire.

C'est de la bonne et paternelle discipline, ça ! Ça prouve les idées généreuses — le courage, la vaillance et autres balivernes — qui s'agitent sous le dolman chamarré des galonnards. Puis, le pauvre bougre de troubade a été menacé de conseil de guerre et les sous-offs ont reçu des ordres pour surveiller et moucharder ceux qui auraient le *Père Peinard* dans leurs profondes.

Ça leur fout donc la chiasse aux galonnards, quand un trouffion rumine autrement qu'un idiot ou un abruti ?

On le croirait, foutre, puisqu'on a perquisitionné dans tous les paquetages des troubades.

Et, les bons bougres, savez-vous quel va être le résultat de tous ces canulages ?

Tout juste le contraire de ce que guignent les culottes de peau : si, dans ce régiment, y avait pas encore d'anarchos, grâce à la gnolerie et à la sévérité des officemars, ils vont y germer drus et vigoureux !

Ce bon Deriard !

Rive-de-Gier. — La misère est grande dans ce patelin ; on n'y voit qu'ouvriers sans travail et trimardeurs. Depuis les malheureuses grèves des verriers et des forgerons et la fermeture de la Verrerie aux verriers, les prolos sont tombés dans un sacré avachissement.

Ceux qui avaient de la dignité et de l'énergie ont été obligés de quitter la ville pour chercher du travail ailleurs, car les patrons victorieux ont été féroces et ils n'ont rembauché que ceux qui leur plaisaient.

Les camaros avaient prévu ce résultat : dans les réunions, ils avaient mis les grévistes en garde contre les politiciens qui ne voyaient dans le remue-ménage qu'un moyen de se faire de la réclame.

Quoi qu'il en soit, le fiasco des grèves et de la Verrerie aux verriers a ouvert les quinquets à beaucoup de prolos qui, aujourd'hui, ont plein le dos de la politique.

La réaction se démène bougrement, elle essaie de reprendre le dessus, mais elle peut se fouiller ; la police fait des pieds et des pattes pour embêter les bons bougres et ne réussit qu'à redoubler leur ardeur.

Le copain Chapoton, qui vend les canards, en est une preuve : ces jours derniers, il s'est transplanté dans le patelin ; à peine était-il débarqué que les poulards clabaudaient à droite et à gauche et, à force de débinage, lui coupaient tout crédit.

Pour lors, le gas n'a fait ni une ni deux : il a déployé complètement les journaux libertaires, — de cette façon toute la journée, le populo est en train de les lire.

Continuez, mossieu le quart-d'œil, vous êtes un bon propagandiste !

Pour terminer deux mots sur mossieu Deriard, un brave homme d'exploiteur qui tontrait sur un œuf.

Chaque année, au jour de l'an, le birbe a l'habitude de remettre dix sous à chaque mendigot qui s'amène.

Cette année, il n'a rien changé à ses habitudes de bon patron : il a donné dix sous,.... mais en billon étranger!

Si un bon bougre s'avisait de foutre pareille mitraille en circulation, il serait vite arrêté et condamné,.... mais mossieu Deriard, c'est une autre paire de manches!

Ceci prouve que les lois faites par les riches n'existent que contre le populo.

Erreur à réparer!

Mohon. — Le garde-chiourme en chef des ateliers du chemin de fer n'en rate jamais une: il y a quelques jours il a prévenu un bon feu (que les camarades ont baptisé Galurin), qu'au 31 décembre, pour ses étrennes, on le ficherait à la porte; et cela, parce que le gas a foutu un gnou sur la gueule d'un mouchard.

Y avait foutre pas de quoi faire tant de chichis pour une pichenette, car chacun sait que les hures des casseurs de sucre sont des têtes à gifles.

Donc, le garde-chiourme en chef fit appeler Galurin dans son bureau pour s'excuser de lui appliquer le règlement et l'assurer de son estime et eût l'air de lui dire que s'il le foutait à la porte ce n'était pas tant pour la beigne collée au mouchard, mais parce qu'il envoie des tuyaux au père Peinard.

Pour ce qui est de ça, bibi peut lui assurer que c'est du montage de coups: jamais Galurin ne m'a envoyé de babillarde.

Donc, s'il est franc, il gardera le bon bougre en question.

Et, une fois pour toutes, que je dise au garde-chiourme en question qu'il est tout à fait inutile de turbiner dans son bain pour savoir ce qui s'y passe.

CONTRE L'INQUISITION

Paris. — Soirée familiale, organisée par les Libertaires du XIV^e arrondissement, le samedi 9 janvier, à 8 heures 1/2 du soir, salle de la Belle Polonoise, 21, rue de la Gaité.

Conférence par le camarade Raubinau, de Bordeaux.

Sujet : PATRIE ET RELIGION ET SUR LES CRIMES D'ESPAGNE. Poésies et chants révolutionnaires. Entrée facultative.

— Mercredi 13 janvier 1897. Grande Réunion Publique, organisée par le Comité d'Action des Jeunes Défenseurs de Cuba Libre. Salle du Commerce, 94, faubourg du Temple.

Orateurs : Beausoleil, Prost, Spirus-Gay, Sébastien Faure, Achille Steens, Ch. Malato, Lewy, Gelez, Girault, Ch. Michel.

Ordre du jour : *L'insurrection cubaine et l'Inquisition en Espagne.*

Prix d'Entrée : 30 centimes.

— Grand meeting public organisé par la bibliothèque sociologique du XII^e sur l'Inquisition en Espagne.

Conférence par Charles Malato et Sébastien Faure.

Prendront également la parole Buteaud, Giraud, Tortelier, Prost, etc.

Lundi 11 janvier, à 8 heures 1/2 du soir, aux Grands Salons du Printemps, 74, Boulevard Picpus (Près la place de la Nation).

Entrée, 30 centimes.

Marseille. — Dimanche 10 janvier, à 2 heures de l'après-midi, grande Réunion publique dans le local du Bar Isnard, rue des Trois Mages, 5, salle du 1^{er}, à l'effet de protester contre l'Inquisition Espagnole.

Les organisateurs font un pressant appel à tous les hommes de cœur de quelque opinion qu'ils soient afin qu'ils s'y rendent en masse.

Entrée libre et gratuite.

Dijon. — Dimanche 10 janvier, à 8 heures 1/2 du soir, Bar de l'Académie, 66, rue Monge, soirée familiale. Causerie par un camarade. Organisation d'un meeting au sujet des assassinats de Barcelone.

Chalon-sur-Saône. — Samedi 9 janvier, à 8 heures 1/2, salle du Colisée, réunion publique de protestation.

Ordre du jour : L'INQUISITION EN ESPAGNE. — LES MENSONGES RELIGIEUX

Entrée : 0 fr. 25.

Reims. — Samedi 9 janvier, à 8 heures 1/2 du soir, Café du Cruchon d'Or, rue de Cernay, conférence publique et contradictoire : LA QUESTION SOCIALE. — LES CRIMES D'ESPAGNE. Entrée gratuite.

AU TRIANON (Ancien Elysée-Montmartre)

80, BOUL. ROCHECHOUART

Le Samedi 9 janvier, à 8 h. 1/2 du soir

GRANDE RÉUNION PUBLIQUE ET CONTRADICTOIRE

CONFÉRENCE

Par Charles Malato et Sébastien Faure

Sujet traité: « De l'Absurdité criminelle des religions. »

Prendront aussi la parole : Buteaud, Girault, Murmain, Prost, Tennevin, et plusieurs autres copains.

CONFÉRENCES DU GROUPE « L'ART SOCIAL »

Siège, 5, impasse de Béarn, PARIS

Le samedi 9 janvier 1897, à 8 heures et demie

SALLE DU COMMERCE, 94, FAUB. DU TEMPLE

COLONISATION ET COMMUNISME

Par L. Marchand

Entrée : 30 centimes.

Le camarade Broussouloux est en voie de guérison; d'ici une quinzaine il sera à peu près sur pied, quoique pas encore en état de reprendre ses conférences.

Lui écrire chez Pichon, quartier de la Pierrotte, Romans, Drôme.

Communications

Paris. — Les Libertaires du VI^e. Réunion le mercredi 13 janvier et suivants à 8 heures du soir, 14, rue Mabillon, Marché St-Germain. — Causeries et discussions sociologiques. Les socialistes et Révolutionnaires sont invités.

Saint-Denis. — Groupe d'études sociales — l'Idée ouvrière, réunion chez Pavoine, rue Samson, 28, tous les samedis à 8 heures 1/2.

Causeries par différents camarades. Tous les travailleurs sont cordialement invités.

Troyes. — Dimanche 10 Janvier, à 8 h. 1/2 du soir, grande soirée familiale, organisée par la « Jeunesse Libertaire » chez Nolot, Md de vins, rue Voltaire, 2, (salle du 1^{er}); chants, poésies, monologues révolutionnaires; une causerie sera faite par un camarade, sujet traité :

« Autorité et Liberté. » Les lecteurs du *Père Peinard*, des *Temps Nouveaux* et du *Libertaire*, sont cordialement invités ainsi que leur famille, à cette soirée récréative.

— Le vendeur du *Père Peinard*, le camarade Montperrin, reste maintenant, rue des Deux Paroisses, 31, Troyes.

Lyon. — Vient de paraître le 2^e numéro de la Jeunesse Nouvelle, revue lyonnaise d'études sociales. Voici le sommaire.

Les anarchistes au congrès d'anthropologie criminelle. A. Hamon. — L'individualisme et le communisme (suite). Lempol. — La philosophie libertaire et l'individu. G. P. — Vers les Jeunes. Jean-Jacques. — Les Grèves. Block. — De l'évolution du socialisme. Louis Gil. — Triptyque, Arthus Sigré. — Faits et gestes locaux.

— Espana. Bill. — Lettre d'Italie. Paul Lusana — Chaufferie. Lempol. — Bibliographie. — Petite correspondance. — Avis. La Jeunesse Nouvelle paraît ce mois avec 24 pages.

La Jeunesse Nouvelle organise une fête familiale privée pour le dimanche 10 janvier 1897 à 7 heures du soir, Brasserie Nationale, cours Lafayette et rue Tête d'Or : Chants, déclamations. Danses.

Causerie par le camarade Ducroux sur la Jeunesse Nouvelle et la propagande locale.

On trouve des cartes au bureau de la revue, rue de la Monnaie, 9 et 11.

Saint-Chamond. — Appel est fait aux lecteurs du *Libertaire*, des *Temps Nouveaux* et du *Père Peinard* pour discuter sur la formation d'un groupe, tous les samedis soir, café Bonnefoi, rue Vignette.

Rouen. — Tous les samedis réunion du groupe libertaire. Causerie par un camarade. Le vendeur donne des renseignements sur le lieu et l'heure.

Rive-de-Gier. — Chapoton, 34, rue de Lyon, crie dans les rues et porte à domicile le *Père Peinard*.

Dépôt de toutes les publications libertaires et d'économie sociale.

Lys-les-Lannoy. — Tous les jeudis soir, réunion amicale chez Louis Lézy, rue de Chanzy, maison Leroy.

Mont-à-Leux. — Dimanche, 10 janvier, grande soirée familiale, avec causerie, au Mont-à-Leux.

Les camarades de Roubaix, Tourcoing et Mouscron sont invités.

Bruxelles. — Samedi, 16 janvier à 8 h. 1/2 du soir, aux Deux Nègres (Distillerie Monico), rue de la Colline — Conférence par le citoyen Lemaire, étudiant à l'Université Nouvelle. Sujet: Les bases scientifiques de l'idée libertaire.

Rafle de Réfugiés!

Il ne suffisait pas à la républicanaille d'avoir fait de la France une rallonge de l'empire russe, voici que pour détenir le record de l'infection nos dirigeants se font les larbins de Canovas l'Inquisiteur.

Dans la journée de mercredi une rafle d'Espagnols a été faite à Paris; on a fichu au bloc des bons bougres, dont le seul crime est d'avoir fui l'Inquisition espagnole. Ils sont victimes des mensonges républicains: ils se sont fiés à cette balançoire, qui a pu être de mode sous Badingue, mais qui ne l'est plus sous Barthou et qu'on appelait « l'hospitalité française. »

La gadoue opportuniste a les mœurs hospitalières des putains: ce n'est pas la liberté, c'est le lit qu'elle offre aux réfugiés. Et quel lit? Celui de Mazas!

Voici les noms de quelques-unes des victimes de la République de Félix: Laurent Portet, arrêté par trois roussins au moment où il sortait d'un restaurant; Jacques Brossa, José-Maria Carvajal, Andréa Protelli, Peretti Francesco, Antonio-José Panzarolta, Juan Puig.

Et ce n'est foutre pas tout! Il paraît qu'il y a eu d'autres arrestations,.... et qu'il y en aura encore.

Vive la République!

Petite Poste

M. Avignon; D. Lille; S. Roubaix; L. Lannoy; B. Bléré; P. Bordeaux; A. Caudebec; B. Dijon; B. Narbonne (2); R. Hyères; G. Constantine; M. Rennes; B. Mondovi; P. Fourchambault; C. Como; P. Bédarieux; G. Rouen; P. L'île-Bouchard; V. Nîmes; O. La Couture; P. Trélazé; G. Vienne; G. Rouen; P. Tunis; P. Commentry; H. St-Nazaire; B. Azay; V. Reims; D. Morez; L. Qaimper; T. Mézières; M. Nonancourt; B. Angers; D. Lille; L. St-Dizier; L. Brest; G. Domarain; W. St-Nazaire; Reçu règlements, merci.

RÉCLAMEZ ET ACHETEZ

L'ALMANACH

DU

PÈRE PEINARD

POUR 1897 (AN 105)

Il est farci de chouettes histoires, de galbeuses illustrations et est indispensable pour se tenir la rate en bonne humeur et se décrocher les boyaux de la tête.

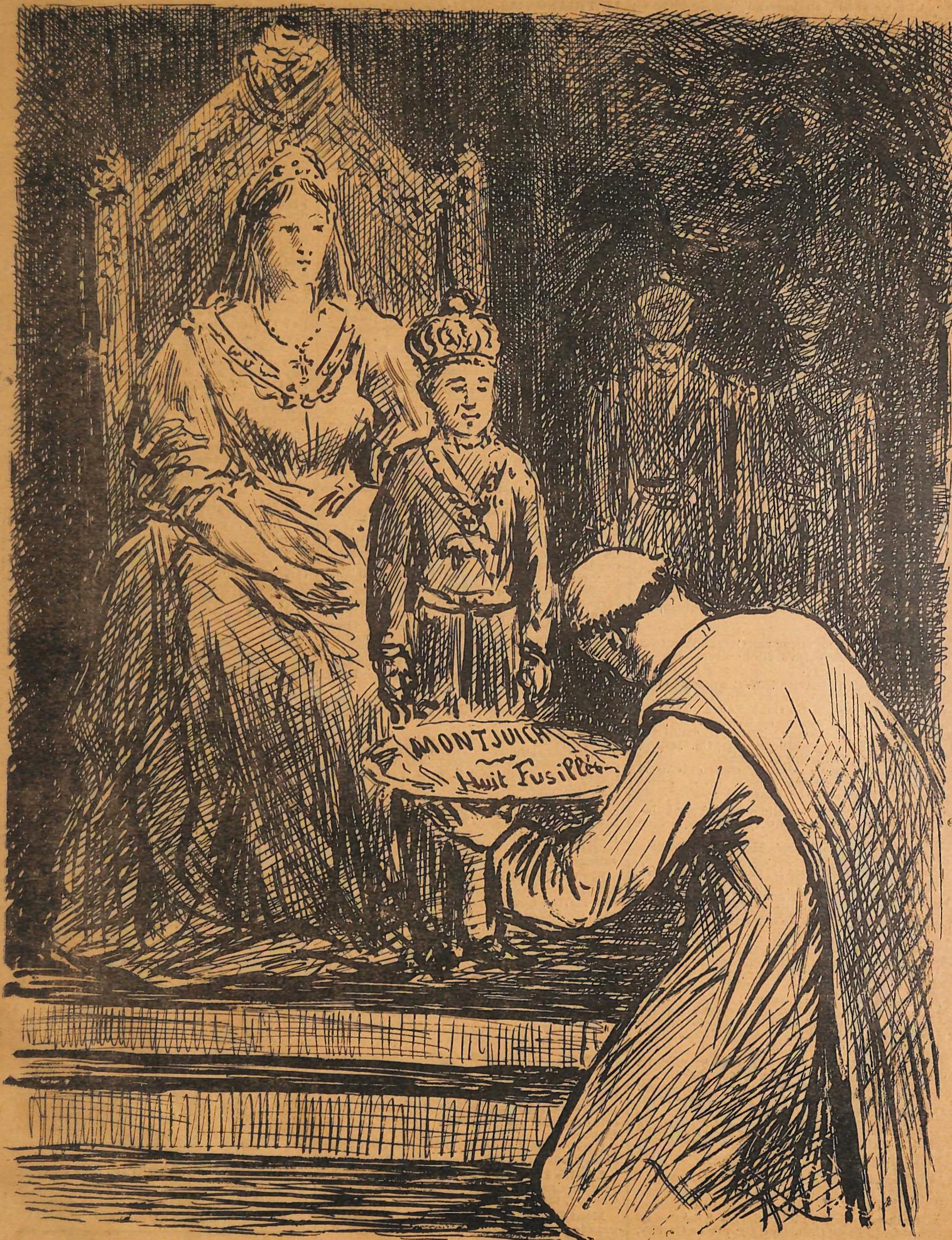
Texte. — Je vous la souhaite! — Ruminades sur le calendrier. — Les quatre saisons. — L'alignement des mois, avec la concordance du calendrier crétin et du calendrier révolutionnaire. — Eclipses et marées. — C'est la ville de la Douleur, poésie d'Emile Verhaeren. — Miracles industriels. — La complainte du Bleu, avec la musique. — Binaire pour économiser 900 millions. — Le prix des bouffes-galette. — Les légendes historiques. — La chanson du gas, par le père Lapurge, avec la musique. — L'abrutisseur populaire. — Dans les Syndicates. — Chant international, par Louise Michel, paroles et musique. — Les vieillies du Père Barbassou. — Au pays des Mois.

Gravures. — Couverture illustrée en couleurs. — L'automne, l'hiver, le printemps et l'été. — C'est la ville de la Douleur. — Image pour les loupiots. — Avant l'élection: Tartempion, candidat promet la lune. — Après l'élection: comment il tient sa promesse. — En marche et à la boîte. — Le patriote et l'anarchiste (extrait de *The Journal de New-York*). — Le char de l'Etat, d'après Cynicus. — La guerre chasse l'Art et l'Industrie (extrait du journal allemand *Simplicissimus*). — Le gas. — La grande victorieuse. — Quel gros cochon! — La remonte des mineurs, d'après Constantin Meunier, par Luce.

Prix de l'Almanach : 25 cent.

Pour le recevoir, franco, par la poste, envoyer : 35 centimes.

Le gérant : C. FAVIER.
Imprimerie C. FAVIER, 120, r. Lafayette, Paris



Le Gâteau des rois du morveux d'Espagne.